

*VALENTIN MUSSO*

# SANS FAILLE

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-114188-7

© Éditions du Seuil, mars 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Dans moins de trente secondes, elle sera morte.

Son corps sera tellement méconnaissable que ses parents, à la morgue, parviendront à peine à l'identifier. Seul un petit tatouage sur sa cheville droite ne leur laissera aucun doute. Un papillon tribal qu'elle s'était fait tatouer à 18 ans.

« Elle ne méritait pas ça... », « À son âge... », « Elle avait tout pour elle... ». Voilà le genre de banalités que l'on entendra à l'annonce de sa mort, parce qu'il faut bien dire quelque chose dans de pareilles circonstances.

C'est une belle journée pourtant. Personne ne devrait mourir par un temps pareil. Une douce lumière d'automne traverse la vitre du véhicule. Les arbres qui défilent en bordure de la route sont maquillés d'or et de roux. Un de ces paysages qui pourraient vous donner l'envie de devenir poète. Peut-être les regarderait-elle avec plus d'émerveillement, ces arbres, si elle savait qu'ils sont la dernière belle chose qu'elle verra dans sa vie.

Elle n'aurait pas dû détacher sa ceinture. Facile à dire après coup. Pourquoi n'a-t-elle pas placé son sac à main entre ses pieds, comme elle le fait d'habitude ? Un moment de distraction. Un geste machinal quand elle a déposé sa veste à l'arrière. Puis, au fil de la route, le sac a glissé et s'est retrouvé par terre, la bretelle coincée sous son siège.

## SANS FAILLE

Elle cherche son portable. Cette connerie de portable. Il y a une chanson de Bowie reprise par Kurt Cobain, « The Man Who Sold the World », qui lui trotte dans la tête. Elle a eu envie de l'écouter, tout simplement. Son sac n'était accessible qu'au prix de contorsions acrobatiques. Alors elle a détaché sa ceinture.

Elle ne le sait pas, mais, chaque seconde, deux personnes meurent sur terre, tandis que quatre autres naissent. Deux âmes s'envolant ensemble. Deux esprits quittant leur corps. C'est presque rassurant de se dire qu'on ne part pas seul... Qui sera celui ou celle qui l'accompagnera dans le dernier voyage ? Pas le conducteur à côté d'elle en tout cas. Lui survivra, et, tout compte fait, il aurait mieux valu qu'il y passe aussi.

Si au moins il y avait une raison objective à cet accident. Un virage mal négocié. Une vitesse excessive. Un camion arrivant en face et qui perd le contrôle. Rien de tel...

Ça y est, elle le tient enfin, son smartphone.

Plus que vingt secondes.

Elle branche le fil et place le casque sur ses oreilles. Menu. Classement par albums. La pochette bariolée du CD de Nirvana apparaît sur son écran. Qu'est-ce qu'elle a pu l'écouter, ce disque ! Piste 4. Petit riff entêtant sur un accord en *fa*. « *We passed upon the stair, we spoke of was and when...* »

Dix secondes.

Elle se tourne vers l'homme assis à ses côtés. Il la regarde brièvement en lui souriant. Mais ce sourire disparaît de ses lèvres en un éclair.

Ses yeux papillonnent et se révulsent.

Sa tête s'affaisse brutalement sur le côté.

Ses mains lâchent le volant.

Un étourdissement ? Un malaise ? Une attaque cardiaque ?

Elle n'aura pas le temps de se poser la question. Poussée d'adrénaline... Augmentation de la pression sanguine... Corps en éveil...

Tout juste peut-elle hurler et se jeter sur le volant pour tenter de maintenir la voiture dans la bonne direction.

## SANS FAILLE

Cinq secondes.

Trop tard.

Le véhicule fait un écart brutal sur la voie opposée – personne dans l’autre sens, ça ne la sauvera pas pour autant. Il pourrait bien aller se planter dans le décor, directement contre un arbre, mais sous la violence de l’embardée ses pneus décollent et il est projeté dans les airs. Plus d’une tonne lancée à quatre-vingt-dix kilomètres à l’heure.

À quoi pense-t-on dans un tel moment ? A-t-on le temps de voir venir sa propre fin ? Pour elle, en tout cas, pas d’images de sa vie qui défilent. Rien que la peur qui lui tenaille le ventre.

Premier tonneau.

Le pavillon de la voiture s’écrase sur l’asphalte dans un fracas de tôle broyée.

Le pare-brise en verre feuilleté se fissure en une toile d’araignée géante.

Son corps est malmené, projeté contre la portière. Sur une balance, elle pèserait soixante kilos. Avec la décélération brutale, elle est désormais aussi lourde que la voiture.

Sa tête heurte avec une violence inouïe le plafonnier. Traumatisme crânien. Perte de connaissance immédiate. Elle ne verra pas la suite.

La voiture fait un deuxième tonneau.

Sa cage thoracique s’enfonce contre le tableau de bord. Côtes pulvérisées. Pneumo-hémithorax. Lésions abdominales irréversibles.

Un centième de seconde plus tard, son visage se fracasse contre le pare-brise. Fracture des maxillaires et de la cavité orbitaire. Dents brisées.

Sa beauté : envolée. Vanité des vanités.

Les traits si fins de son visage : effacés, barbouillés, dilués comme sur une toile de Bacon.

À bien y réfléchir, même la ceinture ne l’aurait peut-être pas sauvée.

## SANS FAILLE

Le véhicule finit sa course hors de la route, heurtant un mélèze à un mètre du sol et le sectionnant presque en deux. Sous le choc final, le pare-brise est délogé de son support et son corps est propulsé à travers le trou béant laissé dans l'habitacle.

Une épaisse fumée se dégage de la carcasse écrasée.

Plus un bruit.

Plus un mouvement.

Dans deux minutes, un motard passera sur les lieux de l'accident et avertira les secours. Il ne comptera plus les nuits où la même image viendra le hanter : celle de ce corps ensanglanté, désarticulé, gisant sur le capot de la voiture dans une position défiant les lois de l'anatomie.

Il ne connaîtra jamais son nom.

Dans les statistiques, elle rejoindra les quatre mille personnes tuées chaque année sur les routes de France.

Pour elle, c'est une fin.

Mais en réalité sa mort n'est qu'un début, un prologue. Car elle en entraînera d'autres, bien d'autres.

Vous voulez que je vous raconte ?

# PREMIÈRE PARTIE



## VENDREDI : PREMIER JOUR

### 1

« Et qu'est-ce qu'il fait exactement ? » avait-elle d'abord demandé.

Mais pour Théo la question avait sonné comme : « Combien il gagne exactement ? »

« Un boulot dans le genre du mien. »

Ça ne l'avait pas éclairée pour autant. Modélisation, formalisation des problèmes financiers, codes de calcul... L'analyse quantitative, elle n'y comprenait rien. Elle savait que Théo travaillait pour les banques, les sociétés financières et tout le toutim... qu'on les avait accusés des pires maux après la crise, et que ça le mettait dans une rogne noire qu'on fasse d'eux des boucs émissaires. Il valait d'ailleurs mieux éviter de le lancer sur le sujet, parce qu'il faisait alors les questions et les réponses. « L'il-lu-sion-du-con-trô-le, disait-il en égrenant chaque syllabe. Tu parles ! Quelle illusion ? Je me suis bouffé des probabilités et des calculs différentiels toute ma vie, et ce que je peux dire, c'est qu'on ne se creuserait pas la tête pendant des mois à élaborer des modèles si on n'était pas sûrs de faire une juste évaluation des valorisations des options. » Gérer les risques, voilà ce qu'il faisait. Elle était déjà perdue, mais peu important, lui continuait de plus belle : il parlait de transformation d'actifs, liquidités, modèles stochastiques et, pour finir, se dédouanait en vitupérant les traders et les banques qui refourguaient en obligations des créances risquées.

## SANS FAILLE

Alors oui : « Un boulot dans le genre du mien », mais aussitôt après il avait ajouté une vacherie dont il avait le secret, pour le dévaloriser, bien sûr, et faire comprendre qu'il n'avait probablement pas la même situation, le même « standing » de vie que lui. Il l'aimait bien, d'ailleurs, ce mot : *standing*.

Quand il y songeait, Théo se disait qu'il n'était vraiment pas un « mauvais type » – c'était l'expression précise qu'il utilisait dans ses dialogues intérieurs –, mais il avouait volontiers devant son tribunal mental qu'il avait tendance à écraser les autres. Il le faisait sans méchanceté, comme on l'aurait dit d'un chat qui torture des rongeurs par instinct. Oui, il y avait quelque chose d'atavique dans les rebuffades et les petites humiliations qu'il faisait parfois subir aux autres. Son père était comme ça. « La pomme ne tombe jamais loin de l'arbre », comme on dit. Ce n'était pas une excuse mais...

Même lorsque, adolescent, il se montrait exemplaire, qu'il accumulait les notes brillantes, qu'il réussissait ses examens, qu'il ramenait à la maison la parfaite fille BCBG répondant à tous les critères établis par la famille Delcourt, son père arrivait toujours à lui mettre le moral à zéro par des paroles blessantes. Ce n'était jamais frontal. Le paternel avait au contraire l'art de vous fixer de son regard de velours – qu'il tirait d'une habile panoplie de prévenances destinées à vous amadouer –, qu'un étrange rictus au coin des lèvres annihilait déjà. Le compliment finissait toujours par se dégonfler comme un ballon ramolli. Dans la queue, le venin... Théo avait pris l'habitude de guetter dans la louange le fameux « mais » qui surgirait au moment où le non-initié s'y attendait le moins.

Dans son genre, Théo était plus franc du collier. Il sortait des vacheries pour les regretter aussitôt... du moins lorsqu'il s'en souvenait. C'était un autre trait de son caractère que d'arriver à occulter les épisodes gênants, ses propres manquements ou ses mesquineries.

Cette conversation avec Dorothee, par exemple, Théo l'a presque complètement oubliée. Et il préférerait qu'elle ne lui rafraîchisse pas la mémoire.

## SANS FAILLE

Il conduit, les mains crispées sur le volant. La route a été pénible. Disputes pour des brouilles, tension tout au long du voyage. Rien d'inhabituel, en somme.

La vie avec Dorothée n'a plus rien d'un fleuve tranquille. L'amour dure trois ans, mais eux n'en sont qu'à deux. Et pour la fameuse démangeaison, c'est sept ans, non ? Ils en sont loin... Si au moins ce week-end pouvait leur servir à se rabibocher. Après tout, c'est surtout dans ce but qu'il a insisté pour qu'elle vienne. Qu'est-ce qu'ils traversent au juste ? Une crise passagère ? La fin de la période d'euphorie amoureuse qui met à mal la solidité d'un couple ?

Il n'en sait vraiment rien. Il n'a jamais été doué pour les analyses psychologiques à deux balles. Il sait simplement qu'il était temps qu'ils arrivent.

Le 4 × 4 s'engage sur le chemin cabossé et pierreux, entre les châtaigniers et les hêtres, puis ralentit à l'approche d'une barrière largement ouverte. « CHALET DE LA RAILLÈRE », indiquent, sur une pancarte abîmée, des caractères à l'empâtement maladroit.

Au début, il est plutôt rassuré par l'entrée de la propriété : modeste, quelconque, pas très bien entretenue. Mais ça ne dure qu'une seconde : il distingue un peu plus loin, encore en partie caché par les arbres, un élégant chalet à deux étages en lattes de bois blanches et au toit recouvert d'ardoise fine, avec les montagnes pour toile de fond. Un truc trop beau pour être vrai. Un décor de carte postale qui les laisse un moment indécis.

– C'est là ? demande Dorothée en remontant d'un geste machinal sa paire de Ray-Ban sur ses cheveux blonds.

Comme un animal flairant un territoire inconnu, Théo avance la tête au-dessus du volant et esquisse une grimace.

– J'imagine.

– Pas mal pour un « petit chalet de montagne » ! remarque-t-elle avec un sourire moqueur. Tu m'avais dit que c'était un « naze »...

Il hausse les épaules dans un mouvement grandiloquent et lui lance un regard agacé.

## SANS FAILLE

– Je n’ai jamais employé ce mot !

– Ah bon ! Parce que tu crois que j’ai l’habitude d’utiliser des termes aussi débiles que « naze » ?

Ton de reproche, plutôt condescendant, qui le pique au vif, Théo, quoiqu’il n’en laisse rien paraître. Il a pourtant bien dû le lâcher, ce mot de « naze ». Et du coup, pour changer, il commence à s’en mordre les doigts. Franchement, il ne s’attendait pas à une baraque aussi imposante. Comme Dorothée vient de le lui rappeler, Romuald lui avait parlé d’un « petit chalet, un truc de trois fois rien perdu dans les Pyrénées ». Il s’est drôlement foutu de lui.

Lors de leur dernière rencontre, il avait cru comprendre que les choses marchaient plutôt bien pour lui, mais à ce point... Surtout, il ne supporte pas de passer pour un con aux yeux de Dorothée ou de se sentir rabaissé devant elle. Elle aime le luxe et l’argent, comment pourrait-il l’ignorer ? Parfois, il a même l’impression qu’elle est équipée d’un radar : dès qu’elle sent le pognon et la réussite, quelque chose s’anime dans son œil, sa pupille se dilate, sa voix monte dans les aigus comme à une soprano attaquant l’air de la Reine de la Nuit. C’en serait presque comique si ça n’était pas aussi gonflant. En fait, à l’époque, ça ne le gonflait pas tant que ça, quand c’était sa réussite à lui l’objet de son attention.

– Bon, allons-y, se contente-t-il de marmonner en enclenchant la vitesse, comme pour se débarrasser d’une corvée.

Manque de bol, de près, le chalet en jette encore plus. Il est immense, bien plus grand qu’il ne l’a supposé tout à l’heure. Lattes repeintes à neuf, bandes de rives ouvragées, balcons garnis de fleurs tellement pétantes qu’on les croirait factices... Le tout rénové récemment, et avec goût. Chic, qui fleure l’argent, mais pas trop ostentatoire non plus.

Sur le chemin, ils ont passé des granges à moitié délabrées. En comparaison, le chalet n’en est que plus impressionnant.

Théo avise les deux véhicules garés côte à côte. Il reconnaît aussitôt l’Audi TT de David, mais la BMW X6 tout-terrain aux vitres fumées, il ne l’a jamais vue. Si c’est la caisse de Romuald !...

## SANS FAILLE

Lui-même a failli un jour craquer pour ce modèle, avant que les prix ne le refroidissent. C'était une période où il avait beaucoup trop dépensé et où ses comptes commençaient à être dans le rouge. Prêt démentiel pour leur nouvelle baraque, voyages, loisirs... Il sait que la BM va chercher dans les quatre-vingt-dix-mille, peut-être plus avec les options. Autrement dit, c'est Romuald qui a la caisse la plus chère.

Ils descendent du véhicule. C'est bon de respirer un peu d'air frais. L'atmosphère électrique de l'habitacle devenait pesante. Théo fait quelques pas pour se dégourdir les membres tandis que, du coin de l'œil, il observe Dorothée, qui se pâme devant le chalet telle une fidèle devant la Madone.

Sur le perron apparaît David, comme d'habitude engoncé dans des fringues trop serrées. Toujours à choisir une taille ou deux en dessous – à moins qu'il n'ait encore pris du poids. Soi-disant, les habits près du corps lui donnent « un côté métrosexuel, gay friendly, qui attire les femmes ». Authentique ! Il a osé sortir cette connerie un jour. Et il n'en est pas à une près.

David s'est approché du 4 × 4.

– Tu as vu la piaule ? demande-t-il avec un signe du menton, l'air tout excité.

Irrité, Théo balaie l'air d'un geste de la main comme si un insecte nuisible lui rôdait autour. David, la mouche du coche.

– C'est bon, pas la peine d'en rajouter ! Bonjour quand même...

– Ouais, excuse-moi. Salut. Vous avez fait bonne route ?

Théo baisse la voix et jette un regard furtif vers Dorothée pour s'assurer qu'elle n'est pas en train de les épier. Courageux, mais pas téméraire.

– Trop long, je suis crevé. Elle n'a pas arrêté de me les casser. Tu sais comment elle est...

David rit sous cape et son cou trop gras se met à onduler comme un *trifle* dans une boutique de *cupcakes*.

– Tu es arrivé quand ? ajoute Théo.

SANS FAILLE

– Il y a deux heures. On a failli se paumer, le GPS n’arrêtait pas de nous faire tourner en rond. On a dû demander notre chemin. Justement, j’en ai appris une bonne tout à l’heure...

Théo lorgne vers l’entrée du chalet.

– Hein ?

– Je te raconterai ça plus tard.

– Il est où ?

– Derrière. Il récupère du bois pour faire un feu.

– C’est vrai qu’on se gèle ici !

– C’est la montagne, fait David, fataliste. On est à... quoi ? Huit cents... mille mètres ?

– Aucune idée, j’ai oublié mon altimètre.

David rigole, il lui en faut peu. Théo sort de la poche de sa chemise un paquet de clopes pas encore entamé. La promesse qu’il s’est faite de ne pas y toucher ne fait pas le poids face au besoin qu’il ressent soudain.

– Je croyais que tu avais arrêté.

– Je le croyais aussi.

– J’en ai une marrante à ce sujet. Un type demande à un ami : « Ça ne te pèse pas d’avoir arrêté la clope ? » « Pas du tout, répond l’autre. Je n’y pense jamais. » « Et depuis combien de temps tu n’en as pas allumé une ? » « Un an, six mois, deux semaines, une heure et vingt-six minutes. »

Théo reste impassible, hiératique comme un marbre grec.

– C’est censé être amusant ?

– Moi, elle m’a plutôt fait marrer...

– Alors, tu l’as trouvé changé ? s’enquiert Théo entre deux bouffées.

David a un petit rire agaçant.

– Moins que nous...

– Que toi, tu veux dire ?

– En fait, ça fait drôle d’être ici ! Je ne sais pas trop pourquoi j’ai accepté de te suivre. Je me demande si c’était vraiment une bonne idée. Enfin, tu comprends...

## SANS FAILLE

À qui le dis-tu ! Théo se demande lui aussi ce qu'il fait dans ce trou. Comment s'est-il laissé embringer dans ce week-end à la montagne ? Il n'avait pas revu Romuald depuis... quoi ? Douze ou treize ans ? À quoi ces « retrouvailles » riment-elles ? Il a suffi d'une rencontre hasardeuse pour qu'ils reprennent contact, et de fil en aiguille...

En réalité, il sait parfaitement pourquoi il a accepté cette invitation. Il ne pouvait pas faire autrement. Et David le sait aussi bien que lui.

Romuald... Il l'avait totalement chassé de sa vie, rayé, relégué dans les abîmes de son inconscient. Encore cette capacité étonnante à occulter des parties entières de son existence. Il s'était toujours cru du genre à regarder droit devant soi, à ne pas se laisser bouffer par le passé et les sentiments. Et pourtant, il est là. Prêt à lui faire face, à ce maudit passé.

Théo ouvre le coffre de son véhicule et essaie d'échapper à ses pensées.

– Tu es venu seul en fin de compte ?

– Non non, Juliette est avec moi. Elle a réussi à avoir quelques jours. Tout s'est décidé à la dernière minute.

Théo lui jette un drôle de regard. Juliette n'était pas prévue au programme. Mauvais point.

David feint de ne pas remarquer le visage soucieux de son ami.

– Elle est partie tout à l'heure acheter deux bricoles au village.

Théo désigne son coupé.

– À pied ?

– Elle a pris un vélo dans la remise là-bas.

– Ça m'aurait étonné que tu la laisses conduire l'Audi.

La vie sentimentale de David s'est toujours résumée à un mot : *fiasco*. Il est un aimant pour filles à problèmes. Dans les soirées ou quand ils sortent prendre un verre, Théo les repère à dix lieues à la ronde : elles semblent porter une pancarte autour du cou. Immanquables. Sauf pour David.

## SANS FAILLE

Avec Juliette, il a fait fort. En conflit perpétuel avec sa mère depuis l'adolescence et atteinte d'anorexie mentale, elle a enchaîné les thérapies les plus hasardeuses pendant près de dix ans, et guérit tous les six mois avant de retomber dans le cycle boulimie-vomissements et de sombrer dans la dépression.

D'après David, elle est entrée en phase de guérison et se nourrit désormais presque normalement. C'est le « presque » qui inquiète Théo. Personnellement, il ne lui trouve pas vraiment meilleure mine et elle semble toujours dangereusement en dessous d'un poids normal. Et pour partir en montagne pendant trois jours, mieux vaudrait ne pas avoir à jouer les infirmiers.

Théo sort les bagages du coffre. Dorothée les a chargés comme s'ils allaient dans un Relais et Châteaux. Il a eu beau lui répéter qu'il s'agissait d'une excursion en montagne, qu'il allait falloir marcher, oui, beaucoup marcher, que ses robes et ses survêts de salle de sport ne lui serviraient à rien, elle est comme ça. Elle acquiesce de la tête sans écouter un traître mot de ce que vous racontez.

David lui donne un coup de main, puis ils pénètrent dans le chalet, où les a déjà précédés Dorothée. L'intérieur est à l'image de la façade : tout en bois, impeccable, plein de meubles rustiques – le genre qu'on chine dans les brocantes mais ici restaurés par des professionnels. Un peu impersonnel quand même. Pas de photos, pas de livres, peu d'objets qui sentent le vécu. Bref, une résidence secondaire qui doit être assez rarement habitée.

Théo remarque des sacs de montagne entassés près de l'entrée et du matériel en vrac. À l'exception des habits et des chaussures, Romuald leur a dit qu'il s'occupait de tout. Heureusement, car il n'avait aucune envie d'aller au Vieux Campeur acheter le kit complet du parfait randonneur pour une sortie en montagne qui serait pour lui une première et sans doute une dernière.

Et bientôt, le voilà, les bras chargés de bûches qu'il dépose près de la cheminée avant de se tourner vers eux.

– Salut, Romuald !

SANS FAILLE

– Ah ! On se demandait si vous finiriez par arriver.

– C’est plutôt paumé ici. On a un peu cherché, remarque Théo avec mauvaise foi.

On s’embrasse comme de vieux copains, mais sans trop d’effusions. On fait les présentations. Romuald n’a jamais rencontré Dorothée. Il lui sort deux trois banalités qui font mouche. Théo les observe avec méfiance. Dorothée affiche à peu près la même tête béate que quand elle a découvert le chalet. Elle doit le trouver beau gosse, Romuald, et c’est vrai qu’il est à son avantage. Théo essaie d’être objectif. Pas loin d’un mètre quatre-vingt-dix – il était déjà si grand à l’époque ? –, plutôt baraqué, un sourire enjôleur au coin des lèvres. La peau, légèrement mate, trahit ses origines. Enfin, pour qui est au courant.

L’autre fois, dans le café, il lui avait semblé inquiet, un voile pas net flottant sur le visage, quelque chose d’indéfinissable. Mais là, il a l’air à son aise, reposé, dans son élément.

– Vous voulez un verre ? Le frigo est plein.

– Je ne dis pas non, répond Dorothée avec l’empressement d’une assoiffée perdue en plein désert. C’est sympa de nous avoir invités, mais j’ai un peu l’impression de m’incruster. C’est vrai, après tout, on ne se connaît même pas.

– Tu rigoles ? s’insurge Romuald. Ce sera justement l’occasion de faire connaissance.

Le tutoiement exagérément familier, le ton trop décontracté. Théo n’aime pas la manière dont il s’adresse à elle.

– Tu as vu le piano ? fait remarquer Romuald. Tu pourras nous jouer quelque chose tout à l’heure.

Théo opine rapidement de la tête sans s’attarder devant l’instrument. Dorothée le dévisage avec étonnement.

– Quoi ? Tu sais jouer du piano ?

– Un peu, répond-il, gêné.

– « Un peu » ? répète Romuald. C’est un virtuose.

Dorothée explose de rire.

SANS FAILLE

– Toi, un virtuose du piano ? C’est une plaisanterie ? Ça fait plus de deux ans qu’on se connaît et tu ne m’as jamais dit que tu savais jouer d’un instrument !

– Je n’ai jamais eu l’occasion de t’en parler, c’est tout. De toute façon, ça fait des années que je ne joue plus. Je n’arriverais même pas à déchiffrer une partition.

La cuisine est ultramoderne et jure un peu dans cet ensemble rustique. Ils s’asseyent sur des tabourets de bar en inox pas vraiment confortables.

– Vous voulez quoi ? Eau ? Jus de fruits ? Je peux aussi vous préparer un cocktail.

– Un cocktail ? répète Dorothée avec enthousiasme. Même si ça n’est pas vraiment l’heure, c’est pas de refus.

– Théo ?

– Non merci, trop tôt pour moi. Je vais prendre de l’eau. Vas-y quand même mollo sur l’alcool...

Dorothée le fusille du regard.

– Quel rabat-joie ! Ce chalet est génial en tout cas, très impressionnant. Il a dû te coûter une fortune !

– Dorothée bosse dans une agence immobilière, précise Théo, alors attends-toi à ce qu’elle te harcèle jusqu’à ce que tu lui dises combien tu l’as payé.

Romuald sourit.

– En réalité, c’était une affaire. Il appartenait à un couple d’Anglais, des retraités qui ont dépensé une montagne de fric pour le restaurer. Mais avec la baisse de la livre, leur retraite a fondu. Du coup, ils ont bradé la maison. Trop chère pour les gens du coin, trop perdue pour une résidence secondaire.

Romuald s’agite au milieu de ses bouteilles derrière le bar, à croire qu’il se prend pour Tom Cruise dans *Cocktail*.

– Ça a été un coup de foudre. J’ai tout de suite su qu’elle était faite pour moi.

Il prononce ces paroles en décochant un regard à Dorothée. Théo fait mine de ne rien remarquer.

SANS FAILLE

– Tenez, goûtez-moi ça !

Dorothee porte la coupe à ses lèvres.

– Hum, un délice ! Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

– Tout ce qui est devant toi, mais le secret réside dans les proportions. Tu es sûr que tu n'en veux pas, Théo ?

– Non merci.

– Et toi, David ?

– Je ne carbure qu'au Coca light.

Théo ricane intérieurement.

– Ce qu'il ne faut pas entendre !

Romuald se tourne vers Dorothee.

– Alors comme ça tu travailles dans l'immobilier ?

– Oui. Enfin, je fais ça à mi-temps, c'est l'agence de mon père.

– L'une des multiples agences de ton père, note Théo d'un ton appuyé.

– C'est bien de pouvoir reprendre les affaires de ses parents, de continuer la tradition.

On ne sait pas trop si le propos de Romuald est sincère ou ironique, destiné à critiquer les filles à papa. *Tout ce que tu n'as pas eu*, songe Théo.

– Et toi, tu viens souvent ici ?

– Quand je peux, c'est-à-dire rarement ces derniers temps, à cause du boulot. Vous allez voir, le coin est magnifique. Vous ne regretterez pas d'être venus.

Dorothee sirote son verre. Elle reprendrait bien la même chose, mais préfère s'abstenir vu les regards réprobateurs que lui jette Théo. Romuald se met à parler de la région, des habitants, du parc naturel. Théo écoute à moitié et cherche à abrégé la conversation. Comment peut-on changer autant en quelques années ? Il n'a pas l'impression d'avoir le véritable Romuald en face de lui. Le garçon plutôt timide, effacé, taiseux, est devenu sûr de lui, intarissable. Théo trépigne et tourne nerveusement son verre entre ses doigts. Il n'a qu'une envie : poser ses affaires dans sa chambre et se changer.

– Mais je vous embête avec toutes mes histoires !

## SANS FAILLE

C'est à croire que Romuald vient de lire dans ses pensées.

Dorothee s'insurge.

– Bien sûr que non ! On n'est pas à la minute, de toute façon !

– Je vais vous montrer votre chambre. Vous devez être crevés.

Théo se lève avec trop de précipitation.

– Tiens, bonne idée !

– Il y a quatre chambres à l'étage.

– J'ai déjà choisi la mienne, s'exclame David, goguenard. Avec vue sur les montagnes. On voit encore la neige sur les sommets, en plein mois de juin !

– En plein mois d'août elle y sera encore. Ce sont des neiges éternelles.

Et Romuald recommence tout en montant les escaliers. Il parle de la fonte des glaciers dans les Pyrénées. Le Vignemale, les glaciers d'Ossoue, de la Maladeta. Rendez-vous compte : les trois quarts de leur surface ont disparu en moins de deux siècles ! Tout juste s'il ne se met pas à disserter sur les causes du réchauffement climatique.

La chambre est plutôt spacieuse, bien décorée. Un grand lit, des meubles simples, des rideaux en lin écru. Théo jette un coup d'œil par la fenêtre : elle donne sur les sapins, qui forment un mur impénétrable et sombre. C'est sûr, la vue les change de leur quotidien en ville. Le soleil est déjà bas et les arbres projettent une ombre froide sur la propriété.

– Tiens, voilà Juliette.

Sur le chemin de terre, la jeune femme tire sa bicyclette jusqu'à la remise, à petits pas de souris. Une silhouette d'une maigreur effrayante. Théo ne la trouve absolument pas changée depuis la dernière fois qu'il l'a vue. David est vraiment aveuglé par cette fille au point d'en perdre tout sens critique.

– Bon, je descends, je vais la rejoindre, signale-t-il justement en franchissant le seuil de la chambre.

Romuald lui emboîte le pas sans attendre.

SANS FAILLE

– J’y vais aussi. Cette porte donne sur votre salle de bains. Je vous laisse vous débrouiller, il y a tout ce qu’il faut. On se retrouve en bas pour le dîner ?

Dorothée commence à vider ses valises de son impressionnante garde-robe. Des gestes ordonnés, une organisation sophistiquée. Tous les habits sont étalés sur le lit avant d’être repliés, mis sur des cintres, classés par types et coloris. Telle qu’il la connaît, elle doit regretter qu’il n’y ait pas de dressing. Elle entreprend ensuite de remplir l’armoire de chêne au fond de la pièce, comme si elle s’installait là pour les trois prochains mois.

Théo furète un moment dans la chambre. Entre eux, pas une parole. Puis il s’isole sur le balcon en fermant la porte-fenêtre derrière lui et sort une nouvelle clope.

– « On va griller une cigarette, l’amour ça s’prend et puis ça s’jette... », chantonne-t-il sans entrain.

Un oiseau peu farouche vient se poser sur la rambarde et le regarde fixement. Théo agite la main.

– Barre-toi !

L’oiseau décampe à tire-d’aile et va se perdre parmi les sapins.

\*

La nuit est tombée depuis près de deux heures. Romuald ajoute une bûche dans l’âtre et le feu jette aussitôt une clarté ambrée dans la pièce. Il fait bon. Les lambris aux murs et les tapis en peaux de vache renforcent l’ambiance chaleureuse. Il fixe un moment les flammes qui dévorent le bois avant de se tourner vers le petit groupe rassemblé autour de la table basse chargée de verres et de bouteilles.

Dorothée a déjà trop bu – c’est qu’il est bon, ce jurançon ! – et elle se sent un peu partie. À côté d’elle, Juliette s’enfonce dans le canapé comme si elle voulait disparaître. Personne ne fait trop attention à elle et ça lui va très bien comme ça.

## SANS FAILLE

David s'est lancé dans un marathon d'histoires drôles. Les filles rient de bon cœur. Théo les connaît par cœur, ses blagues. Il se souvient même de l'époque où David les notait dans un carnet et se les répétait en boucle, comme un comique avant un one-man-show. Il a toujours eu besoin de se rassurer et de s'attirer la sympathie des autres.

Accoudé à la cheminée, Romuald l'écoute, silencieux. Un sourire aux lèvres. Politesse ou réel intérêt ?

– Demain, lever à 6 heures, dit-il enfin. Il faut qu'on soit au parking de départ pour 7 heures maximum.

Dorothée avale une énième gorgée de vin.

– C'est tôt !

– D'habitude, pour ce genre d'excursion, je pars à 5 heures.

Romuald se dirige vers un bahut massif sur lequel s'entassent un monceau de paperasse et des guides de montagne. Il les étale ensuite sur la table basse.

– Vous voulez voir la carte ?

Ils n'y jettent qu'un coup d'œil distrait, comme si la carte de l'IGN avec ses taches grises et vertes, ses cercles concentriques et ses méandres n'était pour eux que langue morte – à l'exception de Théo, quand même, qui se penche au-dessus et manifeste un peu d'intérêt.

David se carre dans son fauteuil.

– Du moment que tu sais où on va... Essaie de ne pas nous perdre, c'est tout ce qu'on te demande.

Il se rend presque aussitôt compte du ton méprisant qu'il a employé et baisse piteusement les yeux.

– On ne peut pas vraiment se perdre longtemps dans les montagnes françaises, répond sèchement Romuald. Même en altitude, l'homme a laissé des traces de son passage... pour peu qu'on sache les repérer, naturellement.

Dorothée se redresse, comme si la conversation la captivait soudain.

– Attendez, j'ai lu un article il n'y a pas longtemps... un type qui s'est perdu en montagne pendant quatre jours. Mais je ne sais plus où c'était.

SANS FAILLE

– C’était dans les Pyrénées. Il est resté bloqué au fond d’un ravin, dans le Canigou.

– Alors, on peut se perdre ou pas ? s’impatiente David.

– Ce randonneur était seul, il a été victime de malaise et de crampes. Et puis la section montagne des CRS a fini par le récupérer, non ? On est cinq, que voulez-vous qu’il nous arrive ?

– Nous voilà rassurés !

– Dis-moi, à quoi va servir la corde que j’ai vue dans l’entrée ? demande Théo. On ne va quand même pas faire de l’escalade ?

– De l’escalade ? répète benoîtement David. Qui a parlé d’escalade ?

Romuald prend place dans un fauteuil et saisit sa tasse de café, qu’il a laissé refroidir.

– C’est une corde de trente mètres. Il se peut qu’on ait à franchir quelques passages verticaux ou à suivre des crêtes aériennes. Mais surtout on en aura besoin quand on arrivera au glacier. J’ai aussi prévu des crampons. Souvent, dans le coin, les gens ne s’embarassent pas de corde, mais ils ont tort. Simple mesure de précaution. Je préfère qu’on ne prenne pas de risques.

– Moi, l’escalade, ça ne me fait pas peur ! s’exclame Dorothée avec excitation. J’en ai déjà fait en salle.

– J’ai déjà fait du vélo d’appartement, rétorque David. Ça ne veut pas dire pour autant que je sois capable de faire la Grande Boucle.

– Oh, la ferme !

David jette à Dorothée un regard courroucé, mais préfère ne pas envenimer les choses. Romuald ne prête pas attention à leur manège et continue.

– On passera la première nuit en refuge...

– Il y a des douches ? demande Dorothée avec un peu d’anxiété.

– Des douches... non. Et ce n’est pas un refuge gardé. Il y a un point d’eau, mais c’est un peu... rudimentaire.

– Tu crois qu’on va croiser beaucoup de monde dans le refuge ? Je ne suis pas folle de la promiscuité avec des inconnus.